

# Vincent Borel

Après son premier livre, « Le Ruban Noir », Vincent Borel plonge dans le domaine de la maladie avec la description minutieuse d'un lymphôme qui a failli lui coûter la vie. Boulant.



*Dans le domaine du sida, je n'ai jamais lu un livre qui décrive aussi précisément une maladie. C'est un carnet de bord. Je l'ai écrit pour ne pas perdre la boule. Je n'ai pas lu de livres de ce genre.*

Il y a bien Guibert du début mais Guibert règle plus ses comptes qu'il ne parle de son vécu. Ce qui m'a intéressé dans ce livre, c'est qu'il m'arrive beaucoup et très peu de choses en même temps. C'est surtout la vie à l'hôpital. Les chimios, c'est toutes les trois semaines. Tu vas mal pendant quinze jours et le cycle se répète douze fois, sur douze mois. Tu es dans un schéma très répétitif, tu es dans un tunnel de temps qui est uniquement médicalisé.

*Où as-tu trouvé la force d'accepter tout ça ?*  
D'abord, au début, on ne te dit rien. On t'assure que ce n'est pas trop grave, que c'est un lymphôme qu'on guérit facilement. En plus, j'ai eu de la chance : j'ai commencé la trithérapie en même temps. En fait, je me suis dissocié. Je me suis considéré comme un cobaye. Tu te regardes agir et souffrir mais tu gardes une distance qui te permet de ne pas être complètement là quand ça t'arrive. Ça peut paraître un peu fou, mais j'ai pris ça comme une expérience. Et puis, au début on m'a dit que les chimios ne dureraient que quatre mois.

*Tu considères qu'on t'a menti ?*  
Oui mais ça fait partie du traitement. Je l'ai compris après coup en parlant avec les infirmières. Si on nous disait ce qui va arriver, la moitié des gens ne l'accepteraient pas. Donc ils sont obligés de mentir par omission.

*Ça n'a pas changé tes rapports avec ton médecin ?*  
Ça ne m'a pas révolté. J'en ai parlé avec lui.

*Ce mensonge, ce n'est pas une pratique ty-*

*piquement cancer ?*

En tout cas, je considère que ce qui m'est arrivé tient plus du domaine cancer que du domaine sida. Et le travail qui a été fait dans le champ du sida est loin d'avoir été fait dans le cancer. Il n'y a pas d'associations, de groupes de parole. Les gens croient encore qu'on meurt forcément d'un cancer.

*Le récit est presque intenable parfois.*

Je sais. Mais j'aimerais bien que ce livre puisse aider ceux à qui ça arrive. Qu'on peut tenir bon et qu'on peut arriver à en voir le bout. C'est peut-être un peu naïf. Je crois qu'il fallait passer de l'autre côté de la barrière et raconter ce qui se passe à l'intérieur. Les livres où tu exprimes ta peur de mourir, ta peur du sida, ces livres ne m'ont jamais intéressés. Mais une fois qu'on est face à la mort, qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi le combat qu'il faut mener ?

*Tu n'as jamais pensé au suicide ?*

Non. Je crois que j'ai trop pris de drogues.

*Comment ça ?*

C'est ce que je disais tout à l'heure. J'ai considéré que c'était une expérience supplémentaire. C'est très étrange une chimiothérapie. Le fait d'être sans arrêt inondé de produits. Après tu es complètement chimique : tes mains puent le médicament, ton nez aussi, ton pipi, tes selles. Et puis tous les deux mois j'avais un scanner qui me disait que mes ganglions régressaient.

*Ta connaissance médicale, elle vient de ce vécu ?*

Non, j'avais un atout quand même : j'ai travaillé quelques années en hôpital donc je connaissais les coulisses. Les piqûres, les ponctions lombaires, les biopsies, je connaissais déjà les actes.

*Comment tes amis ont vécu ça ?*

Mal. Paniqués à l'idée de perdre quel-

qu'un. Mais il y a des moments où on riait. Avec mes parents, ça a été très difficile. Ils se doutaient que j'étais séropo mais il y avait un non-dit entre nous. Au début, j'ai cru que j'allais faire le traitement sans leur dire, sans les voir pendant cinq mois. Et puis, comme ton physique change, tu perds tes cheveux, tu es gonflé à la cortisone, tu as une couleur de peau différente, c'était impossible de leur mentir. C'est atroce à vivre mais quand c'est passé, tu as une capacité à oublier qui est hallucinante.

*As-tu l'impression d'être un rescapé ?*

Oui, la mort je l'ai sentie. Mais je ne l'ai pas sentie violemment comme on peut la

« Une fois qu'on est face à la mort, qu'est ce qui se passe ? C'est quoi le combat qu'il faut mener ? »

ressentir en réanimation où là, c'est la catastrophe. C'est plus subtil, c'est comme si la mort marchait avec toi. Tu es fatigué, tu es las, inconsciemment tu te détaches de tout. Tout ce que tu aimais, tu ne l'aimes plus. Je m'en foutais, les gens m'étaient indifférents. Et le pire, c'est que je me voyais glisser vers un endroit qui n'était pas spécialement désagréable.

*Comment ça ?*

C'est très mélancolique. C'est un pays humide parce que tu transpires beaucoup. C'est très moite, confortable. Tu somnoles, tu décides de ne plus aller travailler. Tu ne réponds plus au téléphone. C'est comme une chanson triste des Pet Shop Boys.



« Vie et mort d'un crabe », de Vincent Borel. Éditions Actes Sud, 136 pages, 78 F.